

## Plumes bigarrées

---

La lecture, chacun connaît.

Le livre aussi.

Mais il y a de nouveaux écrivains, des jeunes et des moins jeunes, dans les sept cantons romands, qui rêvent d'écrire ou écrivent et tentent de se faire publier.

Nous avons voulu qu'ils lâchent la bride à leur plume, leur ordinateur sur le sujet du livre, de la lecture, de l'écriture justement.

Un concours a permis de réunir trente-six textes inédits, choisis parmi les septante reçus.

Ils vous plairont, ils sont de notre époque, vivants, drôles ou tristes et souvent ludiques.

Sur ce thème, ils ont brodé des histoires épous-touflantes ou dramatiques, poétiques, sentimentales, aventureuses, pleines de réminiscences ou d'espoir.

Il s'agit de rencontres, le banc public, des amoureux, l'illettré, le clochard, l'anorexique, le barde au service du général, le demandeur d'emploi, la petite lectrice enchantée, des exilés, une inspectrice de police, un assassin, un visionnaire, un nageur ou même un rat. Vous y verrez aussi le retour d'Homère et de Stendhal. Des personnages étonnants aux prises avec un quotidien ordinaire ou fantastique.

Vous découvrirez de nouveaux talents et peut-être cela vous donnera-t-il envie d'écrire.

Bonne lecture !

PIERRE YVES LADOR  
Directeur de publication

# *Plumes bigarrées*

---

Trente-six inédits  
consacrés à la lecture et à l'écriture  
écrits par les lauréats d'un concours  
ouvert aux Suisses romands  
de plus de seize ans

*sous la direction de  
Pierre Yves Lador,  
pour Bibliomedia*



*camPoche*

« Plumes bigarrées »  
Une anthologie d'inédits d'auteurs de Suisse romande,  
sous la direction de Pierre Yves Lador  
Ce livre paraît sous les auspices de Bibliomedia  
Avec les aides des cantons  
de Vaud, Valais, Neuchâtel, Jura, Berne, Fribourg,  
de la Ville de Lausanne et de la Loterie Romande

« Plumes bigarrées »,  
deux cent cinquante-huitième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le quarante-troisième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration d'Huguette Pfander  
Tous les textes ont été revus par Caroline Mobbs Bofetti,  
Pierre Yves Lador et chaque auteur  
Dessin de couverture : Serge Lador  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-259-1

Tous droits réservés

© 2009 Bibliomedia – Bibliocentre de Lausanne,  
Rue César-Roux 34 – CH-1005 Lausanne  
et © 2009 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

## PRÉFACE

PIERRE YVES LADOR

*Un pays qui écrit,  
c'est un pays qui vit*

**I**L Y A cinq ans, un recueil composé de textes des vingt-cinq lauréats du Prix Bibliomedia décerné depuis 1980 avait permis de fêter cet anniversaire.

Aujourd'hui devant l'urgence de démontrer par l'acte que le livre n'est pas mort, qu'il y a une relève, de jeunes lecteurs, de jeunes écrivains, assez au moins pour traverser une ère d'une certaine façon semblable peut-être au haut moyen âge, en maintenant une transmission, une pratique sans doute minoritaire mais indispensable et suffisante à sa survie, nous avons demandé aux jeunes dès seize ans, aux écrivains, à tous ceux qui ont envie de prendre la plume, qui lisent, qui croient au livre, qui aiment l'écrit de nous écrire un texte.

*La consigne était d'écrire, en moins de dix mille signes, sur l'écriture, la lecture, le monde du livre, la bibliothèque, la librairie, l'édition.*

Nous avons reçu une septantaine de textes. Idéalement, nous aurions souhaité tous les publier, ce n'était pas possible pour des raisons financières.

Que les auteurs, les refusés et les élus, le sachent, nous n'avons pas élu que les meilleurs, que seraient les meilleurs? mais des textes qui manifestaient un

enthousiasme, une authenticité, une idée, une écriture, une originalité, un point du vue, ils manifestent tous au moins une qualité, provenant de toutes origines, milieux, cantons, professions, situations, âges (dix-huit à septante ans) et qui, réunis, offrent un panorama varié et représentatif de ce monde aujourd'hui.

Nous tenions d'abord à cette diversité et un jury d'experts praticiens émanant du jury du prix annuel, composé de Caroline Mobbs Bofetti, Pierre Buntschu, Maurice Rebetez, Laurent Voisard sous la présidence du soussigné a choisi selon ces critères. Nous les remercions pour leur engagement, pour la richesse de leurs sensibilités respectives et pour avoir accepté des consignes différentes de celles habituelles d'un prix : reconnaître la vie à l'état naissant aussi bien que dans tout l'éclat de sa maturité.

Auteurs des deux sexes, de tous âges, de gymnasiens, d'étudiants en lettres, de ménagères, le mot est d'une écrivain, provenant de tous les cantons, des thèmes, des genres (science-fiction, fantasy, policier, fiction historique, romance, poésie et même écriture musicale, écrit épistolaire, autofiction, cette dernière catégorie annoncée sous toutes réserves, le lecteur se fera peut-être une opinion), des styles différents, de l'humour, de la vie.

Certes, il y a des écrivains qui ont publié des livres ou des textes, d'autres dont c'est peut-être la première tentative, en tout cas la première publication, une fraîcheur ravigotante, des maladresses sans doute, mais nous regardons et souhaitons que les lecteurs regardent les qualités, ressentent les émotions et ne soient pas comme le célèbre et malheureux élève qui, quand son maître zen lui montrait la lune, regardait le doigt, voire l'ongle sale...

Vous verrez sans peine l'invention, l'écriture, l'originalité, la construction, le verbe, le vocabulaire, l'aspect ludique, le désir, la passion, le goût du livre, la confession,

l'authenticité, le témoignage, l'émotion, l'habileté, la naïveté ou tous ce que vous pourrez trouver.

Que ceux qui n'ont pas été publiés sachent qu'ils ne sont pas forcément plus mauvais, parfois meilleurs sans doute, mais qu'il n'y avait pas la place. Ce n'est pas une injustice, c'est la vie. Qu'ils persévèrent, il faut lire, lire, lire et surtout écrire, écrire, écrire encore si l'on aime, et faire lire ses essais à ses amis, ou à ses ennemis, voire à des inconnus! C'est plus facile avec des textes courts. On croit qu'on a tant à dire, mais il faut débiter avec des textes courts. On ne commence pas par faire le tour du monde à pied, on fait le tour du village, mais il peut être au fond de la galaxie!

Ce que nous souhaitions montrer l'est. Il y a des lecteurs qui réfléchissent à l'acte de lecture, qui se posent des questions sur l'origine du texte, l'accès à la lecture, le sens de la lecture, le plaisir de la lecture. Il y en a qui tentent d'écrire, qui veulent mettre en scène, conter, imaginer, ciseler. Ils ont souvent étudié les théories, au moins lu les grands maîtres ou les petits, mais toujours ils tentent de créer une écriture, de mettre en scène une situation et l'on peut ici voir, ou croire voir, que le désir, la fiction, à son habitude, déjoue l'intention et même la maîtrise.

Le désir de partager, de communiquer, de toucher à l'essentiel se retrouve dans tous les textes. À la relecture, on trouve des finesses passées inaperçues à la première, preuve de la richesse des textes. On sent ce plaisir, cette ivresse parfois, d'écrire, de faire naître, de créer, de jouer. Et c'est gratifiant de participer, de permettre peut-être la cristallisation, l'incarnation de ce désir et d'assurer un retour aux écrivains en les imprimant chez un véritable éditeur, en leur procurant des lecteurs.

Nous évoquions ci-dessus le haut moyen âge, mais aujourd'hui diffère par le déferlement insistant

d'informations et de communications et il est clair que l'écriture en porte la trace. Il y a une rapidité, des ellipses, des juxtapositions incroyables, des syntaxes plus brutes qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle sans doute et un jeu sur ces différences, une sorte de conscience de cette instabilité du monde devenu patchwork. Mais ne l'a-t-il pas toujours été? La société des classes a sans doute vécu même si les castes se recréent sans fin et si les jeux de pouvoir sont plus conscients, ils n'en sont pas moins omniprésents. Ces textes dessinent une sorte d'état de la société plus frais et plus agréable à lire que des rapports de sociologue. L'honnêteté oblige à dire que les opinions prévalentes du temps traluisent autant dans ces textes que dans les écrits des sociologues. Seules font finalement la différence la poésie, l'écriture et le jeu.

Nous avons fait corriger certains textes qui usaient généreusement des guillemets, des centaines. Nous y avons vu, dans cette ère de globalisation et d'ouverture à tous vents, un besoin de fermer, de cadrer, de protéger, de mettre en valeur, voire de singulariser, fausse singularité hélas. Et les points de suspension tout aussi nombreux, comme un cancer proliférant sur la page, destinés sans doute à ralentir le réchauffement climatique, ou plus généralement la mort, maîtrise illusoire du temps ou, plus modestement, à créer du suspense, du mystère, factice évidemment. Tics ou tocs de jeunesse dont seul l'excès est pathologique ou significatif.

Cela dit nous sommes heureux de voir les influences diverses de ce que l'on appelle les réalités contemporaines: l'immigration et l'illettrisme par exemple, et la folie, l'anorexie, l'enfermement, la misère, l'absence d'éducation, la mesquinerie, la guerre, le crime, la mort côtoyer la générosité, l'amour, la fantaisie, le désir, la rencontre de l'autre. Crise des valeurs et persistance du désir de beau, de bien et de vrai avec humour, confiance et autodérision.

Ce sont vingt-quatre auteurs vaudois, trois fribourgeois, trois neuchâtelois, deux bernois, deux genevois, un valaisan et un jurassien pour s'en tenir au domicile légal, migrants récents, actuels ou futurs, ce qui correspond à la géographie humaine de ce pays. La proportion est plus équilibrée encore dans les textes reçus.

Notre objectif est atteint aujourd'hui, mais le combat continue contre les forces de destruction, d'uniformisation, d'oubli, d'anéantissement, pour la création, l'écriture, la transmission, le jeu, le bourgeonnement, le surgissement, la singularité, le désir, la vie protéiforme.

Un merci spécial à Maurice Rebetez qui a fourni le titre, trop long pour le livre, mais idéal pour cette préface.

Bonne lecture!

PIERRE YVES LADOR  
homme de désir,  
lecteur attentif et écrivain singulier



## LES TEXTES

JOCELYN NICOLAS ALLAZ

*La saga d'Atram*

(extrait)

LE FIL aiguisé trancha net, m'hypnotisant et paralysant ma pensée pour un temps, interrompant le cri naissant dans ma gorge. Celle du malheureux, à genoux, les mains liées derrière le dos, se scinda en deux sur toute sa largeur, transformant la plainte terrifiée en un gargouillement horrible. Lâché alors par le soldat, le corps de l'homme, pris de soubresauts, s'affala par terre, le sang continuant de s'épan- dre.

C'en était fini. Il était trop tard pour empêcher le massacre. D'autres cris, provenant des autres salles du complexe de bâtisses, furent abrégés. Le silence, à peine installé, fut rompu par les vivats de cette nouvelle victoire de l'Empire. Moi, effondré sur une caisse, je contemplais niaisement le sang s'étendant jusqu'à mes bottes de cuir, sans partager le moins du monde la joie de la victoire.

La vie de cet homme et celles de ses compa- gnons avaient été tranchées net, sans aucun état d'âme, leur mettant un terme avant l'heure que la déesse de la Vie avait fixée. Leurs noms inconnus ne seront pas transmis. Leur mort ne servira qu'à valo- riser le courage de ceux qui l'auront provoquée pour

les générations futures. Ces hommes n'étaient pas méchants. Ils n'étaient pas voués au Mal, à la Destruction ou même au Chaos. Ils défendaient seulement une tradition, la leur, celle à laquelle ils croyaient, malheureusement celle que l'Empereur, puisse-t-il vivre à jamais, dans son infinie sagesse, trouvait contraire à la doctrine impériale. Ils s'étaient voués à la préservation de leurs coutumes et rituels et l'ont payé de leur vie. Ils protégeaient un savoir et à cause de cela ont été jugés hérétiques. Personne ne se souviendra de leur retraite, de leur fuite dans cette région de montagnes balayée par les tempêtes et déchiquetée par les orages célestes. Nul ne se souviendra des épreuves qu'ils ont surmontées pour protéger leur science, leur savoir et leurs valeurs. Leur héroïsme sera oublié des mémoires au profit d'une rage sacrilège imaginaire et ce pour la plus grande gloire de l'armée impériale.

Pourtant, contrairement à toute éthique, ce travail d'oubli, de modification de la vérité, de son détournement, ce sera moi qui l'accomplirai, ce travail de mensonge éhonté. Ce sera moi qui écrirai l'histoire de cette extermination d'un peuple et de son savoir, ses légendes et ses mythes. Ce sera de l'histoire que j'aurai fabriquée et écrite que les générations futures se souviendront. Le joyeux bain de sang que les soldats venaient de commettre deviendra l'ultime preuve de leur courage face à l'innommable hérésie furieuse et sanguinaire de ces malheureux qui n'étaient pour la plupart non des hommes d'armes, mais des hommes de sciences et de savoir. Déjà, insidieusement, quelques vers me venaient à l'esprit :

*Emplies de bravoure, les lances impériales  
Vainquirent l'ignoble morale,  
De par leur indéfectible valeur  
Sucomba tout heur.  
L'infamie contre la Lumière de l'Empire,  
Pour eux, nul avenir.  
De par leur inavouable hérésie,  
Nul salut pour leur vie.*

Exécrables vers pour une exécrable cause. Cette expédition, maintenant achevée dans des flots de sang, me répugnait et me révulsait, la bile m'en montant à la gorge. Je n'avais pas souhaité venir, mais ma fonction d'aède impérial me l'avait imposé. En effet, comment pouvais-je refuser d'accompagner une armée impériale allant mettre un terme à une apostasie alors que l'on m'avait donné la fonction de romancer les expéditions militaires de l'armée impériale à des fins de propagande ? Les histoires et les chansons sont mon domaine, j'étais toujours allé dans ce sens et je m'y tiendrai. Elles m'avaient permis de me hisser dans les plus hautes sphères de la cour impériale, jusqu'aux pieds même de l'Empereur, puisse-t-il vivre à jamais. Je ne pouvais pas, en aucune façon, rater une occasion d'écrire une nouvelle légende, manquer une opportunité de marquer une fois de plus mon nom dans l'Histoire !

Toutefois, j'étais pris de lassitude devant ce que je venais de vivre et face à ce corps égorgé comme un vulgaire porc, son sang tachant maintenant mes bottes qui allaient bientôt en être humides. Mais je me devais de garder les apparences. Des apparences

de fidèle à l'Empereur, puisse-t-il vivre à jamais. Des apparences de complaisance envers Taldras D'Häverkir, le puissant général de l'expédition, cet homme que j'avais vu combattre dans des conditions des plus précaires et s'en sortir toujours victorieux, cet homme autant puissant physiquement que politiquement, pouvant faire basculer une guerre par sa seule présence, sujet de tant de récits et de fables dont j'étais, pour la plupart, l'auteur. Cet homme pourrait d'un simple claquement de doigts me faire décapiter s'il avait le moindre doute quant à ma loyauté et mon travail d'aède pour la plus grande gloire de l'Empire et de l'Empereur, puisse-t-il vivre à jamais. Par ailleurs, un élément dans ma tâche qui paraissait l'indifférer est que le récit servira également sa propre gloire et qu'il veillera de près à ce que ce soit le cas. Un homme de valeur certes, mais dont seule la bravoure au combat pouvait rivaliser avec l'ego. C'était l'inconvénient de servir la haute noblesse, être sans cesse en danger de mort parce que votre écrit ne convient pas à Monseigneur ou à Madame.

Maintenant, la nausée était bien là, me prenant à la gorge et à la bouche. Hoquetant de révolusion à ce que voyaient mes yeux et à mes pensées, je tombai à terre en me pliant en deux. Mes chausses trempant dans le sang me firent hoqueter de plus belle. Contrôler ces soubresauts me devint impossible et je me répandis par terre, mélangeant mes vomissures au sang innocent et bientôt coagulé, mélangeant le dégoût de mon travail à la réalité de celui-ci, mélangeant mon avilissement aux puissants et à la mort. – L'aède. Eh ! L'aède ! Réveille-toi !

Revenant à moi-même, je compris que je m'étais évanoui. L'écoeurement de ce que j'étais devenu rivalisait avec ma souillure, recouvert comme j'étais de mes propres vomissures et de sang, maintenant coagulé. J'avais dû rester allongé un certain temps ainsi. Quelqu'un avait durant ce temps enlevé le corps de l'homme. Maintenant une odeur de chair calcinée emplissait l'air, le viciant. Prenant conscience que l'on me secouait par l'épaule et que l'on me parlait, je fis un effort afin de saisir le sens de ces paroles. – Le généralissime D'Häverkir te demande, l'aède.

Voilà, c'était arrivé, il allait falloir affronter le général le plus craint de l'Empire et faire comme si tout ce massacre était normal et même bénéfique. Me relevant avec l'aide du soldat, je remis un peu d'ordre dans mes habits et mes idées. Celui-ci me tendit une gourde, me conseillant de me laver un peu avant de me présenter devant le général. Après une vaine tentative d'être présentable, mais ayant toutefois le visage décrassé, je suivis le troupiier à l'extérieur de la bâtisse.

Sur la pente douce de la place, un millier d'hommes se tenaient, allumant des feux, se réchauffant auprès de ceux déjà allumés ou même cuisinant, buvant, chantant ou plutôt braillant, pillant les bâtisses entourant l'esplanade, violant les rares femmes encore vivantes, jetant les cadavres des soi-disant hérétiques dans l'immense brasier au centre, sous le regard acéré et aiguisé d'un colosse de deux mètres aux cheveux noirs rattachés en queue de cheval par un ruban de cuir teint en bleu, insigne de puissance. Il était revêtu d'une armure complète en

acier sombre ciselée d'or et d'une cape azur portant le cobra impérial brodé en fils d'or, reposant sur ses larges épaules. Assis sur un siège à haut dossier si orné qu'on aurait pu croire être celui de l'Empereur lui-même, puisse-t-il vivre à jamais, il était l'incarnation du conquérant noble et belliqueux, gorgé d'orgueil et de gloire. Triomphateur, remarquant la venue de l'aède, Taldras D'Häverkir beugla d'une voix tonitruante qui instaura un parfait silence en à peine quelques instants: – Ah, mon cher Onolf, te voici enfin! Où donc te cachais-tu? Certainement pas en train d'écrire un de tes célèbres poèmes d'amour sur le dos d'une vierge quand même? Le ton était amusé, de l'homme faisant une bonne blague autant pour se moquer que pour signifier son approbation de cette pratique. – Alors, mon ami, pour quand nous la composes-tu cette chanson à notre gloire, nous soldats de l'Empereur, puisse-t-il vivre à jamais? Allez, Onolf le Diffuseur! Mes hommes ont besoin d'entendre chanter leur honneur et leur valeur! Après, tu nous chanteras des chansons de femmes, comme on les aime!

Dégoûté d'avoir à composer pour ces tueurs fidèles à l'Empereur, puisse-t-il seulement mourir un jour, je me réconfortai à la pensée de la multitude d'écrits contestataires, romans et pamphlets, que j'avais rédigés sous pseudonyme et qui ébranlaient tous les jours un peu plus cet édifice tyrannique qu'était l'Empire.

*Vingt et un ans, étudiant à l'Université de Lausanne en français et psychologie.*

JÉRÔME BAGNOUD

*Un dossier jaune pâle*

UN DOSSIER au jaune pâle agressif, parmi une bonne centaine d'autres, répartis dans la mémoire de mon Packard Bell. Un dossier comme les autres au premier abord, si dépersonnalisé que je ne peux choisir ni sa couleur, ni son format. Mon choix réside dans son extension (son type de fichier, quoi!), mais là encore bien peu de possibilités, à moins de tomber dans l'extravagance et pondre un simple texte dans une application de dessin, voire pire dans un tableur de comptabilité. Non, ma touche personnelle, je l'ai mise, non pas dans le titre: *textes* (c'est du basique de chez basique, non?), mais dans le contenu. Des lettres, une multitude de lettres, jetées sur un écran par une danse hypnotique de mes doigts sur le clavier. Des caractères, des codes que les linguistes de la langue française savent interpréter. Une succession de mots, de phrases qui arrivent à saisir l'insaisissable: le fond ultime de ma pensée, mes sentiments les plus intimes, les plus enfouis. J'ai la chance de pouvoir trouver une porte de sortie, un intermédiaire pour communiquer ce qui se passe dans mon cœur, mes tripes et mon cerveau.

En ce samedi enneigé de janvier, je relis le contenu de ce dossier jaune pâle et mes dix



dernières années défilent devant mes yeux. Melting-pot foisonnant, où se mêlent les chroniques humoristiques et désopilantes d'un correspondant en Valais pour une radio basée à Lausanne et émettant sur Internet, des coups de cœur fugaces et enfiévrés pour des femmes dont la rencontre fut plus brève que le scénario d'*Autant en emporte le vent*. Des déceptions amoureuses quand le temps estompe l'attraction des premiers jours et que les vrais personnalités se révèlent à mon regard enfin débarrassé des optiques déformantes, plus communément nommées : attraction sexuelle, narcissisme ou encore syndrome de la princesse charmante. Des mots de passe protègent des fichiers plus sensibles qui contiennent de déchirants cris du cœur, écorchures, blessures du corps et du psychisme. Les mots qui se forment à l'écran furent sur le moment un baume apaisant, une véritable thérapie, comme si le simple fait de les mettre en vie hors de leur monde d'origine suffisait à les extraire définitivement de mon âme. Et puis pêle-mêle, des discours d'anniversaire, des sms retranscrits comme on noterait sur un calepin des vers qui nous apparaissent comme un embryon de poésie. La cerise sur le gâteau se trouve dans une succession de plusieurs pages qui retracent un échange littéraire sur un site de rencontre pour célibataires ou plutôt une sorte de supermarché du sexe sous le prétexte du sentiment. Ce récit fantasmagorique entre cette femme inconnue et moi-même m'a transporté durant plusieurs semaines dans un monde imaginaire, un périple à travers l'Andalousie, à travers nos deux esprits. Subjugué par son verbe, le

soufflé est retombé lorsque la réalité s'est matérialisée lors d'une rencontre face-à-face.

Quelques proches ont pu découvrir quelques-uns des éléments de ce jardin secret. Certains m'ont même demandé de retranscrire leur vie sur papier. J'hésite encore. Tant je suis certain d'être trop pudique pour étaler la mienne au vu et su de tout le monde et surtout trop jeune et pas assez prétentieux pour écrire mes mémoires, tant je tergiverse encore à tenter l'exercice pour une tierce personne.

Saurai-je quitter ma préférence pour des textes courts et incisifs pour une rédaction plus importante? Ai-je les capacités nécessaires à me lancer dans un tel défi?

*Né en 1963 à Sierre. Éducateur HES de profession dans un centre professionnel spécialisé pour des adolescents et adolescentes présentant des déficiences intellectuelles, motrices et/ou comportementales. En 1993 une rencontre inopinée entre sa moto et deux camions le rend triplégique et l'oblige à se déplacer en fauteuil roulant. Passionné de littérature contemporaine, notamment de fantasy et de science-fiction. En 2001, un de ses écrits est paru sur le site: [www.culturactif.ch](http://www.culturactif.ch).*

KATELL BOSSER

*L'enfant du dictionnaire*

IL ÉTAIT une fois un enfant qui avait été trouvé dans un dictionnaire.

Personne ne savait d'où il venait ni comment il était arrivé là. Toujours est-il qu'un jour, lorsque le lecteur ouvrit son dictionnaire, à la recherche du mot xénophilie, l'enfant vit la lumière et en fut fort surpris. Pas moins que le liseur qui, comme de bien entendu, ne s'attendait pas à trouver un enfant dans un endroit si saugrenu. C'était un petit né sous X comme certains sont nés sous A comme Arsène et d'autres sous G comme Gédéon.

Bien sûr, la rumeur fit grand cas de ce mioche apocryphe. On convoqua un sage recteur et un correcteur zélé qui étudièrent la situation dans ses largeurs et ses longueurs avant de prononcer gravement que le même du dico était littérairement et littéralement orphelin.

Ceci établi, on se mit en quête de lui désigner des parents de choix. On opta pour un éminent professeur qui avait l'intelligence des choses mais pas celle des gens. Il était fort bien fait de sa personne mais d'un caractère si austère qu'il attirait plus les regards jaloux que les amitiés sincères. À dire vrai, il était solitaire. Son épouse, quant à elle,

était d'une douceur et d'une sensibilité extrêmes. Mais rares étaient ceux qui avaient la finesse de goûter à son adorable compagnie, car la nature l'avait faite fort laide. Sa mine faisait fuir et elle en nourrissait une immense tristesse. Elle fut donc ravie à l'idée de prendre soin d'un bambin.

Au grand dam de ses parents, le gamin était plus discret qu'une virgule. Sauvage, il ne se plaisait que dans le giron de tomes volumineux. Il jouait à longueur de journée dans les lettres de l'alphabet : serpentant le long des *S*, trottinant à travers les doubles *T* ou jonglant avec les *J*. Entre toutes, il préférait le *U* et adorait y faire du toboggan d'une branche à l'autre. Lorsque, par chance, il tombait sur une coquille, il s'y lovait, se tricotait une couverture de minuscules et s'y endormait du sommeil du juste. Ses parents eurent beau l'entourer de mille attentions, lui offrir une chambrette toute douillette, rien n'y fit. Le petit, manifestement pris de bibliomanie, ne se plaisait que dans la typographie, les odeurs d'encre et les reliures. Alors ils se firent plus rudes, réclamant respect et obéissance, car qui que l'on soit, on doit respect et obéissance à ses parents, n'est-ce pas ? Peine perdue : sans y voir offense, l'enfant ne faisait montre d'aucune déférence.

C'est lors d'une balade dans son dictionnaire préféré que l'enfant vit quelque chose bouger. Entre « Espérer » et « Espiègle » se cachait une petite fée. Au départ, l'enfant crut que c'était une lettrine égarée. Elle avait une robe en anacolithe et d'adorables souliers cousus d'acrostiches. Lorsqu'elle souriait, des accents scintillaient au bord de ses

yeux : graves, aigus et même circonflexes. L'enfant n'avait jamais vu une si jolie créature. Elle lui dit se nommer Esperluette et n'en faire qu'à sa tête. L'enfant rit, Esperluette aussi et ils devinrent amis en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire. L'enfant demanda à la fée de quelle nature était sa magie, car toutes les fées ont un don, cela va de soi. Mais elle garda le silence sur sa puissance et dit au gamin, sur un ton un peu mystérieux, qu'il s'en rendrait compte bien assez tôt.

Un jour, le libraire nomade passa dans le village. C'était un personnage hors du commun qui vivait du trafic de vieux volumes qu'il transbahutait dans une charrette, allant deçà delà, d'un village à l'autre. Il vendait des livres neufs, les nouveautés, et rachetait les livres déjà lus qu'il nommait à juste titre les déjà lus même si, entre nous soit dit, personne ne put jamais certifier qu'ils ne redevenaient pas des nouveautés pendant le trajet. Il contait même certaines histoires pour en faire la promotion. Son crâne était chauve, couronné d'une ligne de cheveux blancs vaporeux. Une moustache toute droite soulignait un nez tout rond comme une ponctuation. Des lunettes d'argent cerclaient ses yeux bleus malicieux. Ses mains étaient comme deux oiseaux blancs qui voyageaient dans les airs, mimant un propos ou appuyant un argument.

Ce jour-là, un volume chut de la charrette aux pieds de l'enfant qui, encouragé par la fée Esperluette qui ne le quittait plus, l'ouvrit et fut fasciné par son contenu. Ainsi les mots n'étaient pas toujours rangés sagement les uns sous les autres !

Mis bout à bout ils jouaient à l'air libre, racontaient le monde! L'enfant du dictionnaire cligna les yeux d'envie en regardant la charrette pleine de livres! La perspective de tant de nouvelles escapades littéraires l'hypnotisait. Le soir, n'y tenant plus, alors que ses parents s'étaient endormis, il se glissa hors de son lit, s'immisça dans la rue et vint subrepticement observer le libraire. Celui-ci s'exerçait à conter, détaillant à la lune l'épopée d'un preux chevalier. L'enfant fut bouleversé de voir les mots prendre vie ainsi. L'émotion fut si forte qu'il ne put se résigner à rentrer chez lui. Non qu'il y soit mal traité mais il ne s'y sentait pas vivre. Tandis qu'auprès du libraire, les mots se liaient pour l'inviter au voyage, lui remplir le cœur, le faire sourire aux anges ou pleurer à chaudes larmes et de toutes ces émotions, il ne pouvait faire abstraction. Sa décision prise, il se cala dans la charrette avec Esperluette et se plongea avec passion dans un exemplaire des *Mille et une nuits* sans doute mille fois déjà lu. Au petit matin, le libraire nomade reprit son chemin.

Le chérubin resta caché trois mille pas. Pardonne-moi lecteur, j'ai oublié de préciser que c'était une charrette à bras. Ce qui fait que le libraire, bien que vigoureux, eut tôt fait de remarquer que son embarcation allait de guingois. Non que le petiot soit très gras mais la découverte qu'il venait de faire était d'un tel poids qu'elle faisait basculer sa vie et un peu pencher la charrette. Lorsqu'il découvrit l'enfant, le libraire fut fort surpris et même un peu ravi. Il demanda au petit bonhomme d'où il venait mais le marmot resta coi. En conséquence de quoi, ne

sachant à qui le rendre ni où le ramener, le libraire lui permit de l'accompagner.

De leur côté, les parents adoptifs cherchaient partout leur bout de chou : sur tous les feuillets, dans tous les livres de la maison, de la rue puis du quartier, dans toutes les gazettes, les almanachs, les illustrés et même dans les modes d'emploi. Tout ce qui était imprimé fut lu et relu. La mère adoptive qui était, rappelons-le, douce et sensible, se trouva si affligée de la disparition qu'elle se mit à dépérir et finit par se laisser mourir de chagrin. Son homme entra alors dans une colère noire, accusa l'enfant de ses déboires et jura de se venger.

Néanmoins, les jours passaient et le petit lisait. Parfois avec la fée, ils faisaient des jeux de mots, des cadavres exquis, cachant leurs rires sous les coins des pages cornées. Insatiable, le marmot dévorait les grands volumes et les petits livres au format de poche. Le libraire l'observait du coin de l'œil, lui souriait, lui conseillait un bouquin. Petit à petit, imperceptiblement, il semblait bien qu'un lien naissait tout doucement entre eux.

Et puis, bien sûr, arriva le jour inévitable où le père de l'enfant retrouva la charrette du libraire, se cacha pour attendre la nuit et venir l'en extraire. Le soir venu, il fondit sur l'enfant et claqua sur lui une austère couverture reliée de coutil de couleur noire ! Paf ! La petite fée Esperluette ne fut d'aucun secours face à la torture innommable imaginée par le veuf. Pétri de colère, il énonça sa sentence : – Ah tu aimes les contes ? Eh bien moi je te dis : Compte ! De fait, l'enfant était enfermé dans l'encyclopédie des

mathématiques ! De l'algèbre, de l'arithmétique, de la trigonométrie, des statistiques, des algorithmes, du calcul mental. Il reconnaissait bien quelques lettres par-ci par-là, mais elles étaient complètement isolées. Elles ne faisaient plus partie d'aucun mot et semblaient muettes. Entre les polynômes et les polygones, l'enfant endurait tant de souffrances qu'il n'était plus qu'une petite bafouille. Perdu, il dépérisait et perdait sa substance.

Bien sûr, le libraire vint à son secours. Presque trop tard mais pas tout à fait, comme dans un vrai conte de fées. Il mit immédiatement en œuvre tout son talent de persuasion. Il expliqua au matheux endeuillé que la cruauté ne guérit pas la douleur, que les contes et les comptes ne sont pas ennemis puisqu'ils sont de joyeux homonymes, que derrière les formules on trouve souvent, à bien y regarder, de jolies poésies. Il expliqua au furieux qu'aux maux, on pouvait associer des mots et s'en trouver soulagé. Il parla, parla et parla, frayant son chemin dans le cœur de pierre. Finalement, le triste sire fondit en larmes, libérant son chagrin comme un torrent. Vidé de tout ce fiel, il s'ébroua, épuisé mais inoffensif. Libéré, il rentra chez lui et, ô miracle!, il se laissa consoler par des voisins bienveillants.

Le libraire recueillit alors le tout petit enfant. Il lui aménagea un petit lit dont les montants étaient ses livres préférés et il s'installa à son chevet. Il lui raconta tant et tant d'histoires, des jours durant, avec tant de patience, que le minot peu à peu reprit consistance. À son réveil, il réclama Esperluette. Le libraire s'étonna : pour lui, les fées n'existaient que



dans les livres. Face à l'immense déception du convalescent, le libraire réfléchit un instant. Il inspira, sa moustache se trémoussa, ses mains comme deux oiseaux blancs se déployèrent et ses yeux bleus cerclés d'argent brillèrent. Il raconta en substance que l'Esperluette existe pour de vrai et que, tout bien réfléchi, c'est très probablement une sorte de fée car elle possède le don extraordinaire de lier. De lier les mots, les noms, les gens, les choses. Et que cela fait, discrètement, elle disparaît. Il en est de même du trait d'union qui, pour modeste qu'il soit, n'en regroupe et assemble pas moins des mots parfois très discordants. L'enfant derrière ses larmes regarda le libraire au fond des yeux, sonda le fond de son cœur et ne put nier que désormais il se sentait bel et bien lié. Pour lui c'était là, sans aucun doute possible, la preuve de la magie de sa petite fée.

Depuis lors, il ne s'appelle plus l'enfant du dictionnaire mais on le nomme Esperluet, l'enfant du libraire. Contrairement à son père, il croit toujours, dur comme fer, à l'existence des fées.

*Née à Lorient en 1975, Katell Bosser, infirmière avant d'entreprendre des études en communication et de se consacrer à la rédaction et à l'écriture. Jeune maman entrepreneur, elle développe aujourd'hui sa propre agence de rédaction, K etc. Elle vit à Lausanne avec son compagnon et leur fille. Son rêve d'enfant, l'écriture d'un roman.*

EMMANUEL BOUVERAT

*Aller-retour via Böcklin*

J'AI toujours détesté les calendriers.

Leurs images comiques, leurs pin-up trompeuses ou leurs paysages idylliques me font en réalité froid dans le dos.

Plus précisément, le don de divination imparfait qu'ils procurent à leur lecteur rend mal à l'aise. En effet, ils ont une manière de vous faire entrevoir le futur en vous dissimulant la catastrophe qui va peut-être vous tomber dessus... Pire, vous pouvez être sûr en consultant un calendrier que le 31 décembre existera bel et bien, car la date est là, inscrite en caractères gras à la dernière page. Mais êtes-vous bien sûr que vous serez là pour le célébrer ?

Ce jour-là, je m'amusais justement à contempler un calendrier.

Un panorama représentant *L'île des morts* de Böcklin s'étalait en couverture. Moi, plus simplement, j'imaginai une semaine où fixer des vacances improbables. Peut-être pour me rendre sur une île plus accueillante que celle de la première page ?

Non, soyons sérieux ! Au début des années 2000, je ne caressais pas ce genre de rêve. Mes vacances, je les passais chez moi !

En ce temps, j'arrondissais des fins de mois difficiles en travaillant pour une librairie ancienne de la place. Mon labeur consistait à garder le magasin qui voyait rarement un client franchir son seuil et à conseiller l'éventuel amateur d'antiquité littéraire s'il se présentait. Je devais également maintenir une chaleur supportable à l'aide de deux poêles à bois capricieux et établir l'inventaire informatisé du stock. Ainsi, cet antre de savoir se mettait à exister aux yeux de milliers de lecteurs de la Terre entière.

Ce travail, malgré des conditions climatiques difficiles, était passionnant et je ne compte pas les œuvres légendaires, les trésors de bibliophilie, les signatures d'écrivains célèbres qui passèrent sous mes yeux.

Plus d'une fois je m'étonnai de l'étrange capacité dont sont dotées les vieilles reliures. Celle de vous emporter loin très loin d'ici, ailleurs, dans l'espace et surtout dans le temps !

Souvent, les vieux livres renferment des trésors oubliés, des souvenirs légers que vous libérez en les ouvrant... Une carte postale, des fleurs séchées, un timbre-poste, une lettre d'amour, une vieille publicité, un ticket de métro, une photo jaunie... Dans le jargon du métier, on appelle cela des truffes ! Ce terme permet d'apprécier la valeur rare, voire même unique, de ces marque-pages de fortune qui dévoilent pudiquement un petit morceau d'une existence passée.

Il convient d'ailleurs à chacun de se demander ce qu'il abandonnera au futur, de prévoir comment les hommes de demain pourront lire les traces de son passage sur terre et interpréter ce qui fut sa vie.

À l'époque, je songeais encore sérieusement à atteindre une forme de postérité. Je croyais qu'il suffisait de se donner de la peine, de travailler un peu sérieusement et lucidement pour imprimer son nom à jamais sur les pages blanches de la renommée... Prétentieux que j'étais alors...

J'avais, suprême affront à l'humilité la plus élémentaire, décidé de m'attaquer à une des plus exigeantes disciplines qui soient : l'écriture ! Naïvement, j'avais foi en cette muse qui hantait mes jours chaotiques et qui m'obligeait à coucher noir sur blanc les anecdotes les plus banales de mon quotidien. Toujours et encore, je recommençais un roman que je ne terminais jamais. Pauvre de moi, il eût mieux valu que je m'en aille cultiver des patates !

Voilà pourquoi j'avais pris l'habitude de traîner partout avec moi un petit carnet de brouillons. J'y notais les idées les plus lumineuses qui me visitaient pendant mon travail en me promettant de les retranscrire sur un papier plus noble en rentrant chez moi, le soir.

Tout en admirant *L'île des morts*, je griffonnais sur une de ses pages. J'étais en train de composer un paragraphe qui s'adapterait parfaitement à mon dernier recueil quand il est entré dans le magasin.

La clochette d'étain de la porte d'entrée a tinté et je me rappelle m'être dit : Mince, un client ! Va falloir reprendre mon texte plus tard...

Je tentais alors de mettre de l'ordre dans mes souvenirs d'enfance pour faire ressortir la fragilité du temps qui passe et celle du monde qui leur a servi de décor.

Mais, pour le moment, mes réflexions étaient renvoyées à plus tard...

L'homme qui venait d'entrer devait avoir une cinquantaine d'années. De corpulence moyenne, avec une moustache tombante et un petit bouc à la mode des mousquetaires, il frappait peu l'attention si ce n'est qu'il fumait la pipe. Je m'en souviens, car cela m'a légèrement irrité. Je venais moi-même d'en finir avec la bouffarde et la tentation était malvenue à ce moment-là.

Il s'est approché et m'a demandé avec un léger sourire s'il pouvait déposer son sac près du bureau. Je lui répondis qu'il n'y avait là aucun problème, puis il se mit immédiatement à explorer les rayons de la bouquinerie. Il le fit soigneusement avec une espèce de professionnalisme. Il débuta par la bibliophilie puis s'attaqua aux vastes champs de la littérature française, ne manquant jamais une occasion d'ouvrir une belle édition à la couverture rempliée ou au vélin légèrement jauni.

À cet instant, je me suis dit qu'il avait vraiment bon goût, cet homme ! Car il consultait précisément les ouvrages que j'avais moi-même repérés comme étant d'excellente facture en plus de renfermer d'excellents textes.

Il est, entre parenthèses, très étonnant de constater comment la fin du XX<sup>e</sup> siècle s'est montrée incapable de produire de magnifiques tirages alors que des époques, moins gâtées en technologies de pointe et en imprimeries modernes, ont donné naissance à des chefs-d'œuvre d'élégance où la qualité le dispute à la lisibilité.

En le regardant examiner notre fond rayon après rayon, je remarquai sa pâleur peu commune. Je me suis dit alors que les gens intelligents et cultivés cachent souvent des défauts. Que l'angoisse générée par une conscience trop aiguë de la condition humaine mène souvent à des excès dont les plus courants sont le tabagisme et l'alcoolisme. Mon client semblait être atteint des deux et paraissait gravement malade. Cette constatation me serra le cœur et j'admirai d'autant plus cette soif de connaissance quand il devait savoir ses jours comptés.

Il chercha longuement des trésors cet après-midi. Il me souriait parfois, puis tirant sur sa pipe, il escaladait un escabeau. Il ramena finalement après plus d'une heure deux livres. Le premier était *Les travaux et les jours* d'Hésiode en belle édition des années cinquante.

Je dois toujours recopier les titres des ouvrages vendus afin d'assurer leur éventuel remplacement. L'impatience habituelle des clients à ce moment m'oblige à relever extrêmement rapidement le titre et l'auteur sans apporter davantage d'attention à l'exactitude de l'ensemble.

Quand je saisis le second ouvrage acquis par mon client, je lus rapidement le titre et notai : *Chroniques d'un monde perdu*. De la véracité de ces mots, je peux mettre ma main au feu. Quant à l'auteur, je crois avoir relevé Mac Orlan, mais il pouvait bien s'agir de Loti ou de Monfreid. Je suis juste certain que l'auteur avait entretenu, durant sa vie, un rapport étroit avec la mer.

L'éditeur était la maison Émile Paul à Paris. Il n'y a, là non plus, aucun doute. Cette maison avait autrefois publié maintes merveilles, avant de disparaître dans l'indifférence générale de la modernité.

En cherchant le prix du livre, je surpris au vol quelques lignes et, à partir de ce moment, tout alla très vite dans ma tête, comme si une tempête avait agité jusqu'à la plus petite parcelle de mon esprit.

D'abord, je me suis dit qu'à la mesure de ce que j'avais entrevu, ce petit livre m'avait paru absolument délicieux et je me promis, dès cet instant, d'en retrouver un autre exemplaire afin de l'acquérir personnellement. L'autre chose qui me frappa d'emblée et qui continue encore à l'heure où j'écris ces lignes de me questionner est le titre que j'ai copié sur le livre de ventes, *Chroniques d'un monde perdu*.

Vous me croirez si vous le voulez, mais ce titre était précisément le même que celui que je me proposais de mettre en tête des récits personnels que j'avais rassemblés ces dernières semaines. Sur l'instant, cette coïncidence m'amusa, avant de me désoler.

La même mésaventure s'était, en effet, déjà produite deux ans auparavant quand j'avais intitulé mon recueil de poèmes *Fragments de paradis* avant de m'apercevoir que Francis Scott Fitzgerald avait déjà des droits sur ce paradis, du moins sur ces fragments.

Pendant que toutes ces pensées agitaient mon esprit, le client m'avait tendu un billet de vingt

francs. Je lui rendis la monnaie. Il reprit son sac, tira une dernière fois sur sa pipe et, chose totalement inhabituelle dans cette situation, il me fit un rapide clin d'œil en souriant avant de repasser la porte.

La cloche d'étain tinta une nouvelle fois. Un autre client entra. En même temps, l'homme à la pipe disparaissait dans l'obscurité de cette nuit d'hiver. J'allai réalimenter en bûches les poêles et aussi rapidement que le feu s'attaqua à elles, j'oubliai ce client.

Ce n'est que deux jours plus tard que j'eus l'occasion de faire ma recherche sur Internet pour retrouver l'ouvrage qui m'avait tant plu. Je commençai par le site commun à tous les bouquinistes de la planète. J'entrai le titre que j'avais retenu. Aucun résultat. J'introduisis, alors, l'auteur présumé: Mac Orlan. La machine me recracha une liste de trois cent nonante-cinq titres de Mac Orlan. Je consultai soigneusement toute la liste, aucun titre ne correspondait, même de loin, à celui que je recherchais. Je recommençai avec les autres auteurs potentiels. Il n'y eut pas plus de succès.

La Bibliothèque nationale de France répertorie toutes les œuvres des auteurs français, jusqu'à la moindre lettre à leur concierge. Je me dis que si j'avais une chance de trouver quelque chose, c'était là que je le découvrirais!

Immédiatement transporté dans ce temple de la culture française, je tentai une fois de plus, virtuellement, ma chance. Les résultats furent plus nombreux et plus fastidieux à consulter. J'y passai même la journée! Mais, je ne trouvai rien de plus...



Le soir venu, je n'avais récolté qu'une certitude. *Chroniques d'un monde perdu* était un titre qui n'existait pas. Quant à Mac Orlan, Pierre Loti ou Henri de Monfreid, ils avaient écrit des récits qui évoquaient le passé de façon nostalgique. Mais ils n'avaient jamais usé de ce titre...

Mac Orlan avait bien fait paraître un *Romantisme de la fin d'un monde* chez Émile Paul. Pourtant, je peux jurer que ce n'est pas ce livre que j'avais tenu entre mes mains !

Quand ce genre d'incident se produit, l'individu normal ne réagit tout d'abord pas. Il lui faut plusieurs jours, voire plusieurs semaines, pour que la pensée, d'abord refoulée, se transforme en obsession. Puis l'étrangeté, qui n'apparaît au début que par une étroite fissure appelée communément incohérence, finit par se changer en véritable terreur ! J'ai moi aussi tout fait pour refuser cette évidence.

Je l'ai formellement niée. Mais elle est revenue et elle a hanté mes nuits. J'ai consulté plusieurs psychologues, puis des psychanalystes pour tenter de comprendre quand mon esprit cartésien avait cessé de fonctionner. J'ai tout entrepris, sans réussir une seule fois à rejeter cette idée.

Aujourd'hui je livre cette conclusion qui s'est imposée à mon esprit et dont peut-être vous sourirez. Mais avant de sourire, pensez à sa possibilité et pensez à ce qu'elle implique.

Ce soir du mois de janvier, je me suis vu, moi-même, entrer dans la vieille librairie. Je me suis vu acheter un livre. Ce livre inachevé, à ce jour, que je tente d'achever sans l'oser.

Mon livre, un livre déjà vieilli. Me suis-je vu vivant ou mort ? Je ne le sais point et je ne suis pas sûr de vouloir le savoir. Je suis par contre certain d'avoir vu ce soir-là, le Futur...

*Emmanuel Bouverat, né en 1967, quatre enfants, à Estavayer-le-Lac depuis 1994. Responsable de la Bibliothèque scolaire de Villars-Vert à Villars-sur-Glâne, il exerce le métier de bouquiniste le reste de son temps. Sa nouvelle « Au fil de l'or » est parue dans le recueil Fribourg la secrète en 2007 à l'occasion du 850<sup>e</sup> anniversaire.*

## TABLE

PIERRE YVES LADOR. <i>Un pays qui écrit, c'est un pays qui vit.</i> Préface .....	7
JOCELYN NICOLAS ALLAZ. <i>La saga d'Atram</i> .....	13
JÉRÔME BAGNOUD. <i>Un dossier jaune pâle</i> .....	19
KATELL BOSSER. <i>L'enfant du dictionnaire</i> .....	23
EMMANUEL BOUVERAT. <i>Aller-retour via Bücklin</i> .....	31
SYLVIA BREITLING. <i>Toujours la même histoire</i> .....	41
ROLAND BUTI. <i>La deuxième vie de Julien Sorel</i> .....	47
RAPHAËL CHABLOZ. <i>Entretien d'ébauche</i> .....	57
MICHEL ANTOINE CHAPPUIS. <i>Le bon choix</i> .....	63
OLIVIER CHAPPUIS. <i>L'écriture vous va si bien</i> .....	71
CATHERINE CHERIX FAVRE. <i>L'enquête</i> .....	81
SAMUEL DIXNEUF. <i>Annie</i> .....	89
JOHN DONZEL. <i>L'objet-livre</i> .....	95
MONTSERRAT FERNÁNDEZ NIETO. <i>Le livre oublié</i> .....	101
KATIA FURTER. <i>Le cours des choses</i> .....	111
CLAUDINE GAETZI. <i>Elle lit</i> .....	119
CATHERINE GAILLARD-SARRON. <i>Le banquet</i> .....	127
LUDIVINE GUEX. <i>Le vieil écrivain</i> .....	135
MARIE GYGAX. <i>Je ne sais pas lire</i> .....	143
CATHERINE HOCELLT. <i>Le poids d'une plume</i> .....	147
DIMITRI JAUNIN. <i>Le Titanic veut disparaître</i> .....	161
MÉLIE DE JONGE. <i>Je vous aime... Je vous aime</i> .....	169
LÉA. <i>Le prix du billet</i> .....	177
CATIA LUPERTO. <i>De interpretatione</i> .....	185

DIMITRI MARGUERAT. <i>Trans-it</i> .....	193
GRÉGOIRE MONNAT. <i>Une neuvième merveille</i> .....	201
CORNÉLIA MÜHLEBERGER DE PREUX. <i>Écris</i> .....	209
GISÈLE NEY-COMBREMONT.	
<i>Page blanche, idées noires</i> .....	215
PAMELA ORVAL. <i>Le banc</i> .....	223
LAURENT PARATTE. <i>La bataille de Lépante</i> .....	229
ANTOINETTE RYCHNER. <i>À la recherche de l'utopie</i> .....	235
PAULE-ANDRÉE SCHEDER.	
<i>Elle se prend pour George Sand</i> .....	245
NICOLAS SOGUEL. <i>Nigg</i> .....	253
BORIS VIANIN. <i>Aucun nageur se cache</i> .....	257
DANIEL VUATAZ. <i>Sous-titres</i> .....	263
CATHERINE VUILLEUMIER. <i>Journal d'un tueur</i> .....	273
SANDRA VUILLEUMIER. <i>Le livre du Capamento</i> .....	281